
CARINE
PITOCCHI

LES RÊVES DE NOS MÈRES

ROMAN



Prix du Livre
Romantique 2020


CHARLESTON

CARINE PITOCCHI

LES RÊVES DE NOS MÈRES

1912

Lady Julia Ashford, dont le mari vient de mourir en la laissant enceinte, se retrouve seule dans l'immense domaine qui est désormais le sien, et se prépare à une vie placée sous le signe du deuil et des devoirs qui incombent à son titre. Mais voilà que son passé revient la hanter – sous la forme de Will Murphy, son amour d'enfance, gangster irlandais régnant aujourd'hui en maître sur l'East End de Londres.

La maîtresse de Longfield Park peut-elle lier son destin à cette figure de la pègre ? Sans doute pas. Tout comme elle ne devrait pas se préoccuper du quotidien de son ancienne domestique, Edna, mariée à un homme violent. Ni encourager sa cousine dans ses engagements suffragistes...

Mais la vie change en Angleterre. Autour d'elle souffle le vent des temps nouveaux, celui des révolutions et du changement social – sans compter cette guerre qui déjà se profile, imminente et terrible...

« Un beau roman historique. Bravo à l'auteure ! »
Anne-Gaëlle Huon, romancière et présidente du jury

« Énorme coup de cœur pour ce roman
dans la lignée de *Peaky Blinders* et *Downton Abbey* ! »
Clarisse Sabard, romancière et membre du jury

Sélectionné par un jury prestigieux



POCKET



LiRE:



Babelio



Maxi

ISBN : 978-2-36812-519-9



9 782368 125199

18 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : le-petitatelier.com

Image : © Lee Avison/Trevillion Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Carine Pitocchi a un très beau talent de conteuse, elle m'a emportée dans les passionnantes péripéties de ses personnages. »

Laure, de @liseusehyperfertile

« Entre destins brisés, amours, mensonges et trahisons, *Les Rêves de nos mères* et une belle découverte, un roman au charme envoûtant, une histoire de reconstruction émouvante et un hymne à l'espoir qui saura vous emporter. »

Jennyfer, de @books_owl

« Tout est réuni pour avoir une grande saga familiale ! »
Marie-Anne, de @maddysbook

« Il s'agit de ma plus belle lecture en tant que lectrice Charleston et je suis très heureuse de lui donner cinq étoiles. J'ai adoré l'atmosphère de ce roman qui n'est pas sans rappeler *Downton Abbey*. Un très grand roman avec des personnages passionnants et passionnés qui, j'espère, nous donneront vite de leurs nouvelles. »

Hélène, de @lespetiteslecturesdhelene

« C'est un roman bouleversant, qui nous amène à suivre notre cœur et à nous battre pour ce que l'on veut car, grâce à des personnes fortes, comme les personnages de cette histoire, nous en avons le droit. »

Alexia, de @share_livres

« Un bijou de lecture ! Tout est réuni pour passer un moment de lecture inoubliable ! Un magnifique roman historique que l'on referme à regret après l'avoir dévoré. »

Sandra, de @mordue_de_lectures

« Attention, coup de cœur en vue ! C'est un roman historique qui rend hommage à toutes celles qui se sont battues en privé ou publiquement pour qu'aujourd'hui nous puissions être libres. J'ai tout simplement adoré ce livre et je ne peux que vous recommander d'y plonger et de vous laisser séduire par la plume de Carine Pitocchi ! »

Marie, de @leslecturesdeknut

« La grande Histoire rejoint avec brio la petite histoire écrite autour des personnages. J'ai passé un bon moment de lecture avec ce livre dans lequel je ne me suis pas ennuyée une seule seconde et dans lequel j'ai trouvé une belle originalité. »

Flavie, de @petite_etoile_livresque

« J'ai été conquise par les personnages de femmes fortes qui traversent l'histoire avec bravoure. Un roman fort qui tient en haleine du début à la fin. *Les Rêves de nos mères* a toutes les chances de devenir le début d'une belle saga historique. La plume est addictive et intense. Une très belle découverte ! Bravo ! »

Amélie, de @le_nez_dans_les_bouquins

« Un récit divertissant valorisant une noble cause. Une fiction mettant également à l'honneur une histoire d'amour à l'épreuve du temps et des convenances sociales. »

Jessica, de @the.eden.of.books

« *Les Rêves de nos mères* nous plonge dans l'Angleterre du début du siècle, une époque pleine de bouleversements. J'ai été fascinée par ce contexte historique particulièrement riche. J'ai beaucoup aimé l'ambiance et les nombreux personnages, dont plusieurs femmes fortes et indépendantes. »

Lise, de @douceur_de_lire

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LES RÊVES DE NOS MÈRES

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-519-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Carine Pitocchi

LES RÊVES
DE NOS MÈRES

Longfield Park

1912-1914

Roman



*À nos mères, grands-mères, arrière-grands-mères
qui ont rêvé suffisamment fort pour faire éclore le monde
dans lequel nous vivons.*

*À la mémoire de toutes celles qui ont œuvré dans la lumière
ou l'anonymat pour que les petites filles que nous sommes
aient aujourd'hui les mêmes droits que les hommes ;
charge à nous de ne jamais oublier d'où nous venons
et de continuer ce combat qui n'aura jamais de fin...*

C'est la bande originale du film *Atonement* (2007), composée par Dario Marianelli, qui m'a accompagnée durant toute l'écriture de ce roman.

CHAPITRE PREMIER

Longfield Park, juin 1912.

LES CRIS ÉTOUFFÉS RÉSONNANT dans l'obscurité. Le murmure insidieux des flammes courant le long des murs. La fumée, la panique, la terreur.

Julia se réveilla en sursaut. Malgré la fraîcheur de la chambre, elle était en sueur. Elle chercha à tâtons l'interrupteur ; la lumière la rassurait. Charles avait fait installer l'électricité au domaine quelques mois plus tôt, mais elle s'était rendu compte, quand celles-ci avaient disparu, qu'elle regrettait leurs bonnes vieilles lampes à huile. Au moins avec elles, on ne dormait jamais dans l'obscurité totale. Avec l'électricité, la petite flamme sécurisante s'était envolée.

Julia s'assit et étendit machinalement le bras pour toucher la place vide à côté de la sienne. Évidemment, Charles n'était pas là, couché près d'elle. Son lit était désormais froid, vide, tout comme elle.

La nausée la reprit, comme chaque fois que ce cauchemar revenait hanter son sommeil. Elle devait se recoucher ; cela passait plus vite quand elle était allongée. Le médecin avait diagnostiqué une névrose hystérique due à la mort de Lord Charles. Il n'y avait rien à faire, si ce

n'était attendre que le temps fasse son œuvre et finisse par atténuer la souffrance. Recroquevillée en position fœtale, elle contemplant, le regard vide, le mur d'en face.

L'horloge affichait neuf heures du matin. Alma n'allait pas tarder à lui monter son petit déjeuner. Cette dernière avait remplacé sa dévouée Maria. Le personnel avait été d'un grand soutien pour Julia lors de son retour à Longfield, œuvrant avec discrétion et compassion pour qu'elle se sente mieux. Eux aussi avaient perdu des êtres chers cette nuit-là ; sans doute en souffraient-ils également. Mais comme toujours avec les domestiques, rien ne se voyait, tout se faisait dans une dignité silencieuse, presque religieuse.

Julia entendit la porte s'ouvrir, laissant pénétrer les effluves réconfortants de l'eau de Cologne d'Alma.

— Bonjour, Lady Ashford, dit-elle en posant le plateau pour aller ouvrir les rideaux.

— Bonjour, Alma.

Julia préféra rester couchée sur le flanc. La lumière du soleil pénétra dans la pièce.

Alma se retourna pour juger de l'état de sa maîtresse. Elle pinça les lèvres : la santé de Lady Julia semblait empirer au lieu de s'améliorer. Elle en parlerait à Mrs Hallister, l'intendante, dès qu'elle redescendrait à l'entresol. Alma hésita un moment puis s'approcha de l'imposant lit à baldaquin.

— Madame souhaite-t-elle que je l'aide à s'asseoir ?

Voir Lady Julia dans un tel état la rendait malade.

— Merci Alma, j'ai besoin d'un petit instant. Je crois que j'ai encore la nausée.

— Vous voulez que je demande à Mrs Hallister de faire venir le médecin ?

Alma posait la question par principe. Elle savait pertinemment que Lady Ashford refuserait.

— C'est inutile, regardez, je vais déjà mieux, annonça Julia en se redressant péniblement.

Alma se précipita pour ajuster les coussins dans son dos. Dès qu'elle eut fini, elle posa le plateau du petit déjeuner sur le lit sous le regard écoeuré de sa maîtresse.

— Vous pouvez le rapporter, Alma, je n'ai pas très faim ce matin.

D'ordinaire, Alma obéissait sans discuter, mais elle était réellement inquiète pour Lady Julia. Celle-ci avait le teint plus pâle que les draps. Elle refusait de manger depuis la catastrophe et Alma s'était aperçue en l'habillant que désormais, elle flottait dans ses robes pourtant très ajustées.

— Mrs Alder a confectionné des croissants comme les font les Français, dit timidement Alma.

Julia avait bien remarqué cette magnifique viennoiserie qui trônait fièrement à droite du plateau. En temps normal, elle se serait jetée dessus et en aurait probablement demandé un second.

— Vous savez, madame, ça fait même plusieurs jours que Mrs Alder s'entraîne à les réaliser pour vous faire plaisir.

La culpabilité ne la quittait plus. Elle s'en voulait de tout et pour tout. Pour ce qu'elle faisait comme pour ce qu'elle ne faisait pas. Charles aurait détesté la voir agir ainsi, c'était indigne d'elle, de son nom, de son rang. Et cette nausée qui refusait de la laisser en paix, qui lui rappelait sans cesse son dégoût d'elle-même – parce que injustement, elle était toujours là. Parce qu'elle était coupable, oui, coupable d'avoir survécu hier, et coupable de refuser de vivre aujourd'hui. De la même façon, et même si c'était insignifiant au regard de tout le reste, elle se sentait coupable de ne pas rendre hommage à ce croissant qui avait dû donner bien du fil à retordre à cette pauvre Mrs Alder.

— Faisons un marché, Alma. J'en mange une bouchée et vous le terminez. Ainsi j'aurai avalé quelque chose ce matin et Mrs Alder n'aura pas fait tout ce travail pour rien.

Sa femme de chambre la dévisagea un instant et finit par acquiescer. Julia déchira en deux le croissant et en tendit une moitié à Alma. La domestique ne la porta pourtant

pas tout de suite à ses lèvres, ce qui n'échappa pas à Lady Ashford.

— Vous attendez que je mange d'abord ?

— Oui, madame.

— Vous êtes une fille intelligente, Alma, déclara Julia en introduisant avec un haut-le-cœur un premier morceau dans sa bouche.

Alma sourit, touchée par le compliment de sa maîtresse.

— Allons, c'est votre tour maintenant, Alma.

— Oui, madame.

La jeune femme mordit à son tour dans le croissant avec ravissement. Elle n'en avait jamais mangé auparavant et il lui sembla qu'elle s'en souviendrait pour le restant de ses jours. En voyant son air gourmand, Lady Julia éclata de rire, finissant sans même s'en rendre compte le morceau qui lui restait. Alma pouffa, la bouche pleine, rassurée de voir que Lady Julia savait encore rire.

Alma était entrée au service des Ashford à l'âge de quinze ans. Pour elle et sa famille, il s'agissait d'une bénédiction. Sa mère s'était retrouvée seule avec cinq enfants à nourrir quand son père était mort d'une mauvaise congestion pulmonaire. Charles Ashford en avait eu vent et avait offert de les aider en prenant Alma à son service. Avec son salaire de femme de chambre, qu'elle reversait intégralement à sa mère, sa famille subsistait tant bien que mal.

Elle se souvenait encore parfaitement de son premier jour à Longfield Park quand elle était entrée par la porte de service. Tout lui avait paru démesurément beau et luxueux. Même les parties réservées aux domestiques étaient extraordinaires en comparaison de ce qu'elle avait connu. Les plafonds d'une hauteur spectaculaire s'étendaient au-dessus de cheminées si grandes qu'elles auraient pu loger un bœuf entier. Les cuisinières rutilantes brillaient comme un soleil d'août. Pour son jeune esprit, pénétrer dans la demeure des Ashford était un peu comme entrer dans Buckingham Palace.

En découvrant sa chambre, elle avait bien failli se laisser aller à pleurer devant Mrs Hallister. Une chambre pour

elle seule avec un matelas neuf, une épaisse couverture et des draps frais. Chez elle, tout le monde dormait dans l'unique pièce de la maison. Elle aimait ses frères et sœurs, mais, parfois, la promiscuité lui pesait, et elle s'était souvent prise à rêver de passer une nuit sans recevoir le pied ou le coude d'un des petits en plein visage. Ici, elle aurait son espace à elle, ne partagerait son lit avec personne et aurait le ventre plein chaque jour que Dieu ferait.

La famille Ashford avait la réputation de traiter particulièrement bien son personnel. Les gens venaient de tout le pays pour tenter de se faire embaucher au domaine. Alma le savait, elle avait eu beaucoup de chance.

Cinq ans plus tard, maintenant qu'elle était une femme, elle voulait rendre aux membres de cette famille un peu de ce qu'ils lui avaient donné. Lady Julia n'était pas une Ashford ; elle avait épousé le maître quatre ans plus tôt, mais lui n'étant plus là, il fallait que quelqu'un veille sur sa veuve. Alma se considérait toute désignée pour cette mission.

Heureuse d'avoir vu Lady Julia manger et sourire, elle débarrassa le plateau et redescendit jusqu'aux cuisines où Mrs Alder l'attendait impatiemment.

— Alors, Alma ? cria-t-elle presque en se précipitant pour voir si le croissant avait disparu du plateau.

— Elle l'a englouti.

Après tout, ce n'était pas tout à fait un mensonge : Lady Julia en avait tout de même avalé quelques bouchées.

— Dieu soit loué ! s'exclama la cuisinière.

Elle en avait les larmes aux yeux de satisfaction. Des jours qu'elle s'entraînait à confectionner ces saletés de croissants, ce n'était pas simple – comme tout ce qui était français d'ailleurs. Mais elle avait mis un point d'honneur à réussir cette entreprise compliquée. Lady Julia en raffolait et, si c'était le moyen pour qu'elle reprenne goût à la nourriture, alors peu importaient l'investissement et le temps.

En bas, à l'office, tout le monde appréciait Lady Julia. À son retour de voyage de noces, à peine installée, elle avait insisté pour tous les rencontrer, et ce de la plus étrange

façon. Elle était descendue à l'heure où ils prenaient leur thé, s'était assise à la table commune et avait commencé à discuter avec eux comme s'il s'agissait là de la chose la plus naturelle du monde.

Oui, Mrs Alder savait que cette femme, qui était venue partager un moment avec eux, n'était pas comme les autres et qu'il fallait tout tenter (y compris apprendre à cuisiner comme ces entêtés de Français) pour qu'elle reprenne goût à la vie.

CHAPITRE II

JULIA CONTEMPLAIT SON REFLET dans le miroir. Alma l'avait habillée, mais elles avaient décidé ensemble que, pour quelque temps, le corset resterait rangé dans l'armoire. C'était inconvenant, Julia le savait, mais le port de cet instrument de torture ajoutait encore à ses nausées. Ce qu'elle voyait dans le miroir lui était étranger ; son regard d'ordinaire si pétillant s'était éteint. Ses grands yeux dorés avaient pris une teinte brun terne, sa peau claire tournait au gris, ses pommettes devenaient exagérément saillantes. Incontestablement, elle avait perdu du poids.

Il fallait qu'elle s'oblige à descendre au salon, Charles n'y serait pas, bien sûr. Charles n'y serait plus jamais. Cette idée lui fit monter les larmes aux yeux. Elle les refoula : pleurer finissait par l'épuiser. Toujours nauséuse, elle sortit de sa chambre pour emprunter le grand escalier qui menait au rez-de-chaussée.

Pendant ce temps, à l'office, l'intendante de Longfield téléphonait au docteur Patrick sur les conseils d'Alma.

— Bonjour, docteur, Mrs Hallister à l'appareil. Je vous appelle au sujet de Lady Ashford. Nous sommes très

inquiets concernant son état de santé et elle refuse de vous voir.

Autant aller à l'essentiel et gagner du temps.

— Qu'avez-vous en tête, madame Hallister ?

— Ne pourriez-vous pas faire simplement une visite de courtoisie au domaine, docteur ?

— Vous me demandez de feindre une simple visite afin que j'ausculte Lady Ashford ?

— Oui, docteur, c'est tout à fait ce que je vous demande.

L'intendante de Longfield avait dit ces derniers mots avec une conviction telle que le docteur Patrick ne put s'empêcher de s'inquiéter pour Lady Ashford.

— Très bien, madame Hallister. J'ai une visite dans la matinée et je viendrai dès que j'en aurai terminé.

— Merci, docteur, souffla-t-elle, soulagée. Il va de soi que Lady Ashford ne devra pas savoir que je vous ai appelé.

— Évidemment, conclut le médecin.

Lady Catherine était déjà au salon. Malgré la mort récente de son frère, elle n'avait en rien changé ses habitudes. Chroniquement imbue d'elle-même, cette femme brune au tempérament capricieux affichait une éternelle mine faussement enjouée qui cachait en réalité un caractère belliqueux, entêté et égoïste. La sœur de feu Lord Ashford ne s'intéressait aux autres que pour ce qu'ils pouvaient lui apporter. Elle avait déjà épuisé deux maris : le premier, mort d'un long et douloureux cancer, et le second, suicidé. À quarante-deux ans, elle était donc de nouveau veuve. Au moins ses défunts maris avaient-ils trouvé la paix. Julia ne pouvait pas en dire autant.

— Bonjour, Catherine, la salua Julia.

— Oh ! Très chère, vous êtes enfin là ! Mais quelle mine affreuse vous avez !

En réalité, Julia Ashford savait pertinemment que sa belle-sœur se réjouissait qu'elle ne soit pas à son avantage. Catherine était d'une jalousie malade, lui reprochant son mariage, sa jeunesse, sa beauté, son intelligence et même la manière dont elle était devenue veuve à son tour.

— Je vais bien, Catherine, répondit Julia en se dégageant de l'étreinte hypocrite de sa belle-sœur.

— C'est sûrement cette couleur, le vert ne vous sied guère.

Sur ce, elle fit glisser un regard scrutateur sur Julia.

— Oh ! Seigneur ! Vous ne portez pas votre corset !

— En effet, Catherine.

Julia aurait préféré remonter dans sa chambre. Elle était bien trop épuisée pour supporter ces remarques acerbes.

— Vous ne pouvez pas vous laisser aller de la sorte dans la demeure des Ashford ! Allons, remontez et habillez-vous !

— Que se passe-t-il ici ? demanda une voix dans le dos de Lady Ashford.

Edward, le jeune frère de Charles, entra à son tour dans le grand salon.

— Edward ! Je disais seulement à Julia qu'elle devrait remonter pour s'habiller de manière plus décente.

— Il me semble que sa tenue est tout à fait appropriée, répondit Edward en lançant un clin d'œil complice à la principale concernée.

— Vous plaisantez, j'espère !

— Pas le moins du monde, ma sœur. Vous n'avez rien de mieux à faire que d'ennuyer Julia avec vos remarques déplacées ?

Edward Ashford n'avait que dix-sept ans, mais il se dégageait déjà de lui une forte assurance. En l'espace de quelques mois, il avait dû endosser le rôle de maître du domaine. Son frère et son père ayant disparu, il lui revenait la lourde tâche de prendre en main l'avenir des affaires de la famille.

Julia regarda son jeune beau-frère et ne put s'empêcher de retrouver en lui des traits de Charles. Tous deux arboraient le visage anguleux et le regard vert des Ashford. Ce regard qui l'avait fortement impressionnée la première fois qu'elle avait rencontré son futur mari. Elle n'avait alors que seize ans et lui vingt-quatre.

Il avait participé à une chasse à courre sur le domaine de ses parents où elle s'était illustrée magistralement en faisant

fuir toutes les proies potentielles. Enfant déjà, elle avait toujours eu en horreur ces parties de chasse cruelles et inutiles. Cette attitude lui avait valu un terrible sermon de la part de son père, et ce, devant tous les invités. Du haut de ses seize ans, elle avait tenu bon, arguant que si elle le devait, elle recommencerait. Son entêtement avait amusé Charles qui était venu lui dire qu'il admirait les gens qui affirmaient haut et fort leurs convictions. Il lui avait aussi promis que quand elle serait assez âgée pour cela, il lui ferait la cour. Promesse qu'il avait tenue quelques mois plus tard. Charles était alors le parti le plus convoité d'Angleterre.

Depuis la catastrophe, Julia se repassait constamment ces moments de bonheur passés auprès de lui avec la conviction que jamais plus elle ne pourrait aimer.

— Comment vous sentez-vous ce matin ? demanda Edward.

Julia sortit de sa rêverie et sourit tristement à son beau-frère.

— Je vais bien, mentit-elle en posant une main sur le bras du jeune homme.

— Vous êtes très pâle.

— Vous vous faites du mauvais sang pour rien, je vous assure, je vais mieux.

— Mieux au point de ne pas pouvoir porter votre corset, lui murmura-t-il.

Julia rougit jusqu'aux oreilles en l'entendant évoquer ses sous-vêtements.

— Pardon, chère Julia, je ne voulais pas être impoli.

— Je sais, souffla-t-elle en s'approchant du fauteuil pour s'asseoir.

La station debout lui occasionnait des vertiges.

— Je pense que nous devrions faire revenir le médecin, Julia, dit Edward en la dévisageant.

— Le médecin ne pourra rien pour moi. Je souffre simplement de l'absence de votre frère et à ma connaissance, aucun docteur au monde ne pourra rien y faire.

— Peut-être y a-t-il autre chose ? insista Edward. S'il vous plaît, Julia, faites-le pour moi, le médecin vous examinera

de nouveau. Au pire, il ne trouvera rien de plus mais au moins, je serai rassuré sur votre état de santé.

Il avait l'air si vieux quand il s'adressait à elle ainsi... Elle était sur le point de céder quand Orson Porter, le majordome, entra pour leur annoncer que le docteur Patrick était dans le hall d'entrée et qu'il demandait à être reçu.

— On dirait que vous avez devancé mon accord, Edward, le gronda Julia.

— Je vous assure que je n'y suis pour rien !

— Un signe du destin, se moqua Catherine en s'affalant sur le fauteuil. Quelle honte ! Et dire que vous allez le recevoir à moitié nue.

Edward était sur le point de demander à sa sœur de tenir sa langue quand le médecin entra dans le salon.

— Docteur ! s'exclama Edward en l'accueillant. Que nous vaut l'honneur de votre visite ?

— J'étais chez un patient tout près de chez vous et je me suis dit que j'allais passer pour prendre des nouvelles de Lady Ashford.

— C'est très aimable de votre part, docteur, répondit Julia en se levant pour aller au-devant de celui-ci.

Malheureusement, elle tituba et dut se rasseoir aussitôt. Elle était livide. Edward et le docteur Patrick se précipitèrent pour s'assurer qu'elle n'allait pas tourner de l'œil.

— Ce n'est rien, messieurs, un simple étourdissement.

— Julia, puisque le docteur est là, laissez-le vous examiner, supplia Edward.

Devant sa mine anxieuse, elle obtempéra et laissa le docteur Patrick l'accompagner jusque dans sa chambre.

Trente minutes plus tard, elle avait une explication à ses maux. Le docteur était formel ! Elle était enceinte de trois mois.

L'enfant de Charles grandissait dans son ventre. Après plus de quatre ans de mariage, elle se pensait pourtant incapable de donner une descendance aux Ashford. Le spécialiste de Londres qu'ils avaient consulté avait mis cela sur le compte de ses cycles irréguliers. Et voilà qu'aujourd'hui, alors qu'il n'était plus là, la vie avait décidé

qu'elle porterait l'enfant de son défunt amour. Charles Ashford, avant de disparaître, lui avait laissé cet ultime cadeau. Un bout de lui.

Choquée, elle n'osa pas descendre pour l'annoncer à Edward et à Catherine et préféra confier cette mission au médecin de la famille. Elle demanda à rester seule un moment, prit l'oreiller de Charles et constata avec amertume que son odeur autrefois imprégnée dans le tissu avait désormais totalement disparu. Alors elle le serra contre elle avec toute la force dont elle était capable en sanglotant autant de tristesse que de bonheur.

CHAPITRE III

LA RUMEUR S'ÉTAIT RÉPANDUE telle une traînée de poudre dans l'office. L'information s'était chuchotée des valets de pied aux femmes de chambre pour venir s'éteindre dans la cuisine de Louisa Alder.

— Vous pensez que c'est vrai, madame ? questionna Andy, le jeune commis de cuisine.

Le garçon de quatorze ans, en pleine floraison hormonale, avait les joues recouvertes d'une quantité impressionnante de boutons.

— Je l'espère, mon petit, répondit Mrs Alder en serrant son torchon contre elle.

— Peut-être qu'elle sera moins triste si elle attend un bébé.

— Tu as raison, Andy. Connaissant Lady Julia, elle se battra pour cet enfant ! Je vais préparer une fournée de croissants pour demain.

— Et vous croyez qu'elle va l'appeler Charles ?

— Je n'en sais rien, encore faudrait-il que ce soit un garçon.

— Et si c'est une fille, elle l'appellera peut-être Charlotte, alors ?

— Bon, bon, ça suffit maintenant, remets-toi au travail, Andy, et arrête de poser tant de questions ! Tu finis par me donner mal à la tête !

Mrs Alder avait de l'affection pour son commis même si elle le trouvait trop bavard et quelquefois assez empoté. Il avait remplacé Edna, son aide précédente qui s'était mariée et vivait désormais à Londres. La jeune femme lui écrivait souvent, mais au fil des courriers, Mrs Alder s'était aperçue que ses lettres transpiraient de plus en plus la peur et le regret. Elle soupçonnait son mari d'être violent. Elle recevait donc chaque lettre anxieusement, répondait systématiquement mais se sentait bien impuissante à changer le cours du destin d'Edna.

Julia fixait les motifs de pivoines sur le mur de sa chambre qu'ils avaient choisis ensemble. Charles avait absolument voulu qu'elle redécore la propriété à son goût. Il disait « qu'il fallait que sa femme se sente chez elle ». Ils venaient tout juste de terminer les nouveaux aménagements du grand salon quand il avait subitement disparu. Elle regrettait tous ces changements. Cette demeure était tout ce qui lui restait de son mari et elle aurait préféré la garder telle qu'il l'avait connue étant enfant.

Elle se leva pour aller à la fenêtre d'où elle pouvait contempler le somptueux jardin. Il lui restait cette maison, pensa-t-elle. Elle sourit. Oui, il lui restait le domaine des Ashford et ce bébé qui grandissait en elle.

Julia sonna l'office et, moins de trois minutes plus tard, sa femme de chambre se présenta à la porte.

— Vous m'avez fait demander, madame ?

— Oui, entrez, Alma, et fermez derrière vous, s'il vous plaît.

Elle obéit pour venir se planter devant Lady Ashford. Son attitude trahissait une grande excitation et Julia comprit qu'elle était déjà au courant.

— Eh bien, Alma, vous m'avez l'air d'être d'humeur joyeuse.

— Oui, madame ! Je ne peux pas le cacher, je suis désolée, pouffa-t-elle en mettant une main devant sa bouche.

— Et puis-je savoir pourquoi ?

— Je crois que madame le sait.

— Ainsi que tout l'office, plaisanta Lady Ashford.

Alma hocha la tête.

— Mon Dieu, que les nouvelles vont vite à Longfield, déclara Julia en riant.

— Je veux vous dire, madame... Je suis si contente pour vous ! Enfin... je veux dire pour vous, pour Longfield, pour feu Lord Ashford...

Alma émit un petit hoquet de surprise en prononçant ces derniers mots.

— Oh ! Pardon, madame, je ne voulais pas...

— Ce n'est rien, vous avez raison, Charles aurait été le plus heureux des hommes, dit Julia en prenant les mains de sa femme de chambre pour les serrer dans les siennes. Merci pour tout ce que vous avez fait depuis son décès.

— Je vous en prie, madame.

— Je crois que je vais désormais devoir me nourrir en conséquence, grimaça Julia que la perspective de s'obliger à manger n'enchantait guère. Reste-t-il un de ces délicieux croissants dont Mrs Alder a le secret ?

— Je vais aller voir.

— Non, non, je vais descendre avec vous, réfléchit tout haut Lady Ashford. J'ai besoin de me dégourdir les jambes et je souhaite remercier Mrs Alder en personne.

Quelques minutes plus tard, Julia traversait les couloirs de l'office, Alma sur ses talons. Elle savait qu'elle allait bousculer une fois de plus les convenances, comme elle l'avait déjà fait peu de temps après son arrivée au domaine en allant prendre le thé avec les domestiques. Catherine serait ulcérée, Edward la gronderait gentiment en lui expliquant que cette attitude gênait le personnel et Porter, l'austère majordome de Longfield, lui jetterait son regard sévère de pasteur courroucé.

Ce fut justement lui qu'elles croisèrent en arrivant en bas de l'escalier qui menait à l'office. Droit comme un *i*,